

C'est étrange, cette photographie est à part. Les autres sont conservées dans une boîte et des albums. Je connais bien tous ces clichés pour les avoir souvent regardés avec maman. Mais celle-ci, je ne me souviens pas de l'avoir déjà vue. Je la découvre tout au fond d'un tiroir, seule, pliée dans une feuille de papier qui a dû être blanc et qui a jauni. Elle n'est pas rangée avec les autres photographies de famille, témoignage des générations passées. Elle a été comme isolée, cachée. Pourquoi ? Je n'aurai pas la réponse puisque maman vient de mourir. Je m'assois un instant sur le lit pour interroger cette image inconnue. La photographie est prise à l'intérieur, peut-être dans un studio car on peut voir en arrière-plan un de ces décors que les photographes utilisaient autrefois, formant comme un rideau de scène derrière les personnages. Tout d'abord j'ai cru qu'il s'agissait d'un dessin extrêmement réaliste, fait au crayon gras. Je m'approche de la fenêtre de la chambre de maman qui donne sur le jardin et la pâle lumière de l'hiver éclaire cette scène, visiblement très ancienne. Les vêtements et les coiffures semblent appartenir au dix-neuvième siècle, mais je sens que ces gens ont à voir avec moi, sinon pourquoi maman aurait-elle gardé cette image ? Il s'agit bien d'une photographie, peut-être retouchée au crayon, qui a jauni et s'est craquelée au fil du temps mais demeure parfaitement lisible. On ne comprend pas d'emblée qu'il s'agit d'une photo

de mariage. Le jeune couple assis au centre est certes endimanché, mais la femme ne porte pas de robe blanche. Elle est vêtue d'une jupe et d'un corsage clairs, peut-être bleu pâle, dont le col montant cache son cou qui semble long et mince. Un petit volant souligne le haut de sa poitrine et se perd vers ses épaules. Un autre, plus large, festonne le bas de la jupe. Ses mains qui reposent sur ses genoux tiennent un petit bouquet de fleurs artificielles. Le léger diadème, décoré de ces mêmes fleurs, qui orne ses cheveux relevés en chignon le confirme : il s'agit pourtant d'une mariée. Quelques frisons de cheveux rebelles s'échappent de la coiffure sévère qui retient une chevelure que l'on devine abondante. Au-dessus de ses pommettes hautes légèrement saillantes, son regard, comme gêné ou indécis, ne se dirige pas vers l'objectif, mais se perd quelque part vers la gauche du photographe, que j'imagine caché sous le drap noir de son appareil. Au contraire, son époux, dans un costume sombre un rien étriqué pour son grand corps, regarde avec une pointe d'audace l'appareil devant lui. La nouvelle épousée semble bien plus jeune que son mari. Son corps conserve ce quelque chose des courbes graciles de l'adolescence, même si en elle rien ne semble fragile. Quelques personnes seulement les accompagnent. Un couple d'âge mûr est assis près du marié. Elle, la mine revêche sous la coiffe, entièrement vêtue de noir, comme ces femmes d'autrefois qui, passant d'un deuil à l'autre, finissaient par ne plus porter aucune autre couleur. Lui, fixe le même regard audacieux sur l'objectif du photographe. La ressemblance est certaine, il s'agit des parents du marié. Mais étrangement personne n'est assis aux côtés de la jeune femme. Trois autres personnes sont debout au second plan, mais un grand vide demeure près de la mariée. Ils ont tous une posture figée, comme si durant quelques instants la vie s'était suspendue. Le photographe a dû leur demander une immobilité absolue durant la pose et on les voit presque retenir leur respiration. Machinalement je retourne la photographie, et au dos je lis l'inscription écrite à la plume : « La famille de

Groléjac ». Groléjac ? Ça semble être le nom d'un lieu. Je n'en ai jamais entendu parler par maman.

Un appel me ramène au présent :

— Lucile, tu es là ?

— Oui, en haut dans la chambre.

J'entends Stéphane, il monte l'escalier en bois qui craque avant d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

— Ça va ? s'inquiète-t-il. Tu en es où ?

— J'ai fini le salon.

— Oui, j'ai vu les cartons et les sacs-poubelles en bas.

— Je vais prendre le secrétaire et j'ai gardé quelques livres, ceux qu'elle aimait beaucoup sur l'histoire de la région, et la boîte à bijoux qu'un cousin avait rapportée de Saïgon à ma grand-mère.

— De Saïgon ?

— Oui, je te l'ai déjà raconté. Ma grand-mère avait un cousin mécanicien dans un sous-marin, il voyageait tout le temps vers les colonies françaises, l'Afrique du Nord, l'Indochine...

Stéphane ne fait pas de commentaires. Nous ne sommes pas grandement logés et ce que je vais ramener de la maison de maman va nous encombrer. Mais il ne dit rien parce qu'il veut me protéger. Maman est morte il y a seulement deux semaines. Durant les six mois de sa maladie, j'ai dû l'accompagner dans ce calvaire qu'est l'attente d'une mort programmée. Les soirées après mon travail, les week-ends passés près d'elle à l'hôpital. Stéphane a été patient, il l'est encore. Ces conversations triviales que nous avons autour de la façon dont nous devons nous débarrasser de ce qui faisait la vie quotidienne de maman pourraient être insoutenables, mais paradoxalement elles me tiennent un peu éloignée de la douleur.

Stéphane redescend et je remets les photos dans la boîte cartonnée. J'y ajoute celle de « La famille de Groléjac ». Pourquoi maman la conservait-elle à part, en quoi était-elle différente ? Les autres sont aussi des photographies anciennes

que, contrairement aux plus récentes, maman n'avait pas placées dans les albums rangés au salon. Je poursuis ma tâche de rangement, tout en me demandant qui étaient ces gens mis à l'écart de l'histoire familiale. Je me dis qu'il y a peut-être dans la vie de maman des zones d'ombre, des secrets que j'ai toujours ignorés. Je suis sa seule enfant, et n'ai donc personne avec qui partager mes interrogations. Je continue à sortir de l'armoire et de la commode tous ses vêtements que je plie et entasse dans les cartons que j'ai récupérés ce matin derrière le magasin d'électroménager. Son linge retient encore ce léger parfum de lavande qu'elle utilisait toujours dans ses tiroirs et ses lingères, comme l'avaient fait avant elle les femmes de sa famille. Je m'efforce de ne pas penser à la dernière fois que j'ai vu maman porter ce pantalon gris, ce pull-over bleu ardoise ou ce chemisier blanc. Je mets autour de mon cou son écharpe en soie lilas que je vais conserver. Voilà, il ne reste plus rien dans l'armoire, et tout à coup c'est trop dur. Je m'effondre en larmes sur le bord du lit. Je n'aurais pas voulu vider sa maison aussi vite, c'est comme si je poussais maman hors de ma vie. Peut-être qu'en laissant passer du temps, dans quelques mois, un an... ça aurait été plus facile, plus évident. Mais un acheteur s'est présenté, tout de suite après le décès, quelqu'un du quartier. À croire qu'il guettait sa mort, tel l'oiseau charognard sur sa branche. Stéphane me dit que c'est une occasion à ne pas laisser passer. La maison n'est pas en très bon état et nous aurions du mal à trouver un autre acheteur. Nous n'avons pas les moyens de la garder et d'y faire des travaux. Nous arrivons tout juste à entretenir la nôtre. Stéphane a raison. Alors je continue à vider et à trier en essuyant mes larmes.

Stéphane est installé devant un film à la télévision. Je prends la boîte de photos et, avant de m'asseoir dans le fauteuil, tisonne le feu dans la cheminée. Un instant je regarde s'élever les flammes, luttant entre elles, naissant et mourant, vivant une existence intense et fugace. La boîte de photos est posée

sur mes genoux. Je ne sais pas ce qu'elle a bien pu contenir autrefois. Sur son couvercle jauni est peint un bouquet de muguet. Je reprends la photo de mariage qui est posée sur le dessus. Groléjac. Demain je regarderai sur Internet pour voir si je trouve cet endroit. Je la pose dans le couvercle placé devant moi et continue à explorer le contenu de la boîte. Un soldat de la guerre de 1914, moustachu et viril, pose crânement, mis en scène près d'un guéridon sur lequel il ne s'appuie pas. Il l'ignore, comme s'il négligeait cet appui pour se tenir fièrement campé face à l'objectif. A-t-il été photographié avant de connaître la boucherie des tranchées ou son assurance masquait-elle la peur qui ne le quitte pas à la pensée d'y retourner ? Ce qui pour ses contemporains devait être le symbole du patriotisme triomphant, nous apparaît aujourd'hui comme une pose trop apprêtée et un brin ridicule. Sur des photos plus récentes, je reconnais mes grands-parents Benjamin et Mélanie, mariés au début de la Seconde Guerre mondiale contre l'avis de leurs deux familles, d'après ce que m'avait raconté maman. Sur la suivante, c'est mon arrière-grand-mère Rose avec maman enfant sur ses genoux. Et au milieu de ces images familières, un portrait plus ancien auquel je n'avais sans doute pas prêté attention. Comme la photo de mariage, il semble retouché au crayon. Au-dessous, sur une bande de papier laissée vierge sur le tirage, quelqu'un a écrit : « Maman Anastasie ». Je ne peux retenir un cri de surprise :

— Mais c'est la même !

— Quoi ? demande Stéphane plongé dans son film. Qu'est ce que tu dis ?

— Rien, rien, c'est les photos.

Je pose les deux clichés côte à côte et l'évidence me saute aux yeux : la femme qui se tient debout derrière les mariés de « la famille de Groléjac », c'est « Maman Anastasie ». Je me précipite au garage malgré le froid pour fouiller dans les cartons ramenés tout à l'heure, à la recherche du cahier où maman avait noté quelques éléments de la généalogie familiale.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'inquiète encore mollement Stéphane.

— Je cherche la généalogie.

Dans le cahier tout est clair : maman était fille de Benjamin, lui-même fils de Rose dont la mère s'appelait Anastasie. C'est donc mon arrière-arrière-grand-mère. Mais que fait-elle sur cette drôle de photo de mariage avec « la famille de Groléjac » ? Tous mes ascendants du côté maternel vivaient à Bordeaux ou dans les environs immédiats. Je reste à rêvasser, le regard perdu dans les flammes moribondes de la cheminée. Il faut que je sache où se trouve cet endroit, Groléjac. Je crois que je me suis un peu endormie dans mon fauteuil, vaincue par la fatigue et le chagrin des derniers jours. C'est Stéphane qui me réveille en éteignant le téléviseur :

— Tu viens te coucher ?

« Groléjac, petit village français dans le département de la Dordogne. Ses habitants sont appelés Groléjacois et Groléjacoises... La rivière Dordogne est le principal cours d'eau qui traverse la commune de Groléjac... » récite l'encyclopédie Wikipédia. Que faisait mon ancêtre Anastasie dans ce village ? Pourquoi maman avait-elle écarté cette photo de mariage de l'histoire familiale ? Peut-être y a-t-il encore là-bas des descendants de ces drôles de mariés ? Depuis la disparition de maman, je n'ai plus de famille. Il me reste Stéphane mais nous n'avons pas d'enfant. Je me surprends moi-même à penser sans cesse à ces gens disparus depuis si longtemps. J'en ai parlé plusieurs fois à Stéphane qui, je le sens bien, ne comprend pas mon intérêt. Il n'ose pas me dire que je déraille mais je sens bien qu'il me traite comme une malade qu'il ne faut pas contrarier.

J'ai repris ma place au bureau où je travaille comme un automate. Le soir, je ne suis pas sûre de me rappeler ce à quoi j'ai occupé ma journée. Hier, nous sommes allés chez le notaire. C'était une épreuve, laisser les clés de maman au corbeau, ce

voisin charognard qui désormais habitera sa maison. Il a un regard qui me déplaît, des petits yeux fureteurs très sombres qui fouillent en vous sans vergogne. Stéphane me dit que j'exagère un peu, qu'il a l'air normal. Je ne repasserai plus jamais dans la rue de maman, ni même dans son quartier, je ne voudrais pas voir le corbeau entrer chez elle, constater comment il s'est approprié les lieux, a nettoyé le jardin laissé dernièrement à l'abandon, changé les rideaux aux fenêtres et la couleur de la porte d'entrée.

Stéphane me dit que je suis un peu déprimée et que quelques jours de congé me feraient du bien. Je pourrais, je n'ai pas encore entamé mon quota de l'année au bureau, et le patron comprendrait, après la mort de maman... Mais que vais-je faire toute la journée à la maison ? C'est l'hiver, rien n'incite à sortir de chez soi. Soudain, c'est comme une évidence : je vais prendre quelques jours et partir à Groléjac. Le changement me fera du bien et je retrouverai peut-être la trace de la famille de là-bas. Je sens bien que Stéphane n'approuve pas vraiment mon projet :

— Tu veux partir seule ?... Dans cet endroit où tu ne connais personne ?

— Ce ne sera que quelques jours.

— Mais qu'est-ce que tu feras, là-bas ?

— Je rechercherai les descendants de la famille de Groléjac.

Stéphane ouvre la bouche mais ne dit rien. Je vois bien qu'il ne me comprend pas et d'ailleurs moi-même je ne sais pas très bien ce qui me pousse à faire ça. Je sens confusément que cela a un lien avec maman, avec sa disparition. Me retrouver une famille, moi qui suis la dernière de la lignée ? Ou peut-être l'espoir de trouver des gens qui connaissaient maman. Puisqu'il n'y a plus d'avenir avec elle, j'ai besoin de remonter vers le passé...



Je m'engage sur le pont de béton dont les rambardes m'empêchent de voir les eaux de la Dordogne, sans doute abondantes en cette saison. Et aussitôt j'aperçois l'Hôtel du Port où j'ai réservé une chambre. Je craignais de ne trouver aucun logement en dehors de la saison touristique, à une période où les vacanciers se dirigent plutôt vers les montagnes enneigées, mais l'hôtel-restaurant du Pont fonctionne toute l'année. Je ne sais pas encore comment je vais procéder pour retrouver les traces supposées de cette partie de la famille.

Après le déjeuner, je m'habille chaudement, car le brouillard s'effiloche sans vraiment se dissiper, et je me dirige vers le pont. J'ai senti tout à l'heure au téléphone l'inquiétude de Stéphane mais je suis inexplicablement sereine. J'ai l'impression de respirer. Je n'ai jamais fait ça, partir ainsi seule, dans un endroit inconnu. C'est sûr, Stéphane doit me trouver étrange. Mon regard plonge vers des tourbillons d'eau noire qui s'enroulent autour des piles. Ce lieu doit être plaisant sous le soleil, avec ses collines boisées, le ruban de la rivière qui glisse dans les prairies et le petit château du village qui domine le paysage. Pour l'heure, la pierre jaune des constructions a du mal à émerger de la brume et le trottoir du pont est si étroit que les camions qui circulent me frôlent au passage. Je me réfugie dans une ruelle qui accède au cœur du vieux village. Quelques maisons s'étagent au pied de la petite église.

À tout hasard, je pénètre dans le cimetière et déambule entre les tombes sans bien savoir ce que je cherche. Sur la photo de mariage, mon ancêtre Anastasie pose près d'un homme, sans doute son mari. Était-ce elle qui appartenait à « la famille de Groléjac » ? J'ignore quel était son nom de jeune fille, maman ne l'a pas relevé dans son cahier. Cela m'aurait été bien utile. Qui pourrait encore se souvenir de ce mariage qui remonte à la fin du dix-neuvième siècle ? Ce qui est sûr, c'est que ce n'était pas une union banale. Pourquoi aussi peu d'invités sur la photo, et une mariée seule ? Un veuf qui se remariait avec une toute jeune fille orpheline ? Cela pourrait avoir laissé des traces dans la mémoire collective de ceux qui n'ont jamais quitté leur village, d'une génération à l'autre.

Groléjac n'en finit pas de s'étirer le long de la route. Je gare ma voiture devant la mairie. L'hôtelière m'a affirmé qu'elle était ouverte au public cet après-midi. Je vois bien que la secrétaire me regarde d'un air suspicieux quand je lui demande les noms et adresses des personnes les plus âgées de la commune.

— Je fais des recherches généalogiques sur ma famille mais je ne dispose pas d'informations précises, juste une vieille photo.

Dans le coup d'œil rapide qu'elle me lance par-dessus son écran d'ordinateur se lisent l'incompréhension et une certaine impatience. « Il y a des gens qui ont du temps à perdre », doit-elle se dire. Inutile de tenter de lui expliquer que remonter le temps est pour moi une façon de supporter le présent. L'homme qui attend son tour assis derrière moi intervient avant que la secrétaire ne m'ait répondu :

— Le plus simple c'est que vous alliez à la maison de retraite de Domme, y'a quelques vieux de la commune qui y sont.

Je le remercie et sors pour reprendre ma voiture. À travers la fenêtre du bureau de la mairie, je vois les deux visages, celui de la secrétaire et celui de mon informateur, qui se tournent vers moi. De quoi alimenter leur curiosité et la conversation.

Entre-temps, le soleil a triomphé de la brume et la pierre ocre des maisons donne un peu de chaleur au paysage hivernal. Je continue mon exploration, traverse un hameau appelé La Mouline et arrive jusqu'à un lac. Ce doit être un espace de loisirs en été car il y a des bungalows et une plage aménagée. Pour lors, tout est désert et l'accès au parking est libre. Je m'avance jusqu'à la rive et suis le sentier qui longe le lac jusqu'à un banc de bois où je m'assois, paisiblement installée dans le silence et la solitude. Deux cygnes semblent effleurer la surface au loin, faisant remonter ce vieux poème dont maman récitait parfois quelques vers qu'elle avait appris à l'école : « Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes et glisse... » Mon esprit est vide mais apaisé, maman est assise près de moi sur le banc. Le froid me tire de ma léthargie quand le soleil disparaît derrière les collines. Je resserre autour de mon cou l'écharpe de maman. Quand je suis partie de la maison, Stéphane m'a fait remarquer avec justesse qu'elle n'était pas assez chaude pour la saison, mais je n'arrive pas à m'en séparer. Sur le chemin du retour vers l'hôtel, je passe devant un édifice que je n'avais pas repéré à l'aller. On dirait un ancien bâtiment de gare. J'ai du mal à imaginer une voie ferrée dans cette zone aussi rurale. Voilà encore un mystère à éclaircir. Demain je vais essayer de trouver quelques témoins du passé comme me l'a conseillé tout à l'heure ce Groléjacois. Tiens d'ailleurs, j'ai remarqué que les gens d'ici prononcent Grolejac, sans accent sur le « e ». Quand j'aurai Stéphane ce soir au téléphone et que je lui exposerai toutes mes menues découvertes, il pensera que je déraille de plus en plus, même si je lui affirme que je vais bien, ce qui est vrai.

Je suis attablée devant mon dîner dans la salle du café-restaurant. Le soir, je suis la seule cliente. Pour le déjeuner il y a un peu plus de mouvement : ouvriers qui prennent pension, commerciaux de passage, livreurs... mais le soir la salle reste vide et je partage sans doute le menu familial de mes logeurs, soupe, omelette et salade d'endives. La patronne

m'a installée près d'un radiateur et je lui en sais gré, la nuit s'annonce glaciale. Mon regard se porte sur une vieille photo en noir et blanc accrochée au mur à ma droite. Elle représente une sorte de passerelle suspendue. En observant de plus près, j'ai l'impression de reconnaître le paysage autour. Quand ma logeuse m'apporte le flan à la vanille du dessert je l'interroge :

— Cette passerelle, elle était ici à Groléjac ?

— Oui, avant le pont. Il paraît que les animaux avaient peur de l'eau que l'on voyait de part et d'autre. Alors on a fait un pont avec des rambardes pleines. Vous avez vu comme elles sont hautes ?

— Oui, j'ai remarqué. Je suppose que de nos jours, les touristes préféreraient voir la rivière au passage...

— C'est sûr !

Elle a un petit rire bref.

— Et on voit pas beaucoup d'animaux traverser à pied aujourd'hui !

— Et le pont, il date de quand ?

— Les années 1930, je crois.

Alors qu'elle va s'éloigner pour retourner dans sa cuisine, je repense à l'espèce de gare que j'ai vue toute à l'heure.

— Il y avait une voie ferrée ici autrefois ?

— Oui, ils l'ont transformée en piste cyclable. Elle venait de Gourdon et elle allait jusqu'à Sarlat.

Je sens que mes questions la surprennent.

— Vous êtes historienne ? me demande-t-elle.

— Non pas du tout, je fais des recherches sur ma généalogie, alors je m'intéresse à l'histoire du coin.

— Ah...

Elle ne semble pas vraiment convaincue par mon explication mais se retire dans sa cuisine où l'attend le ronron du journal télévisé.

Après avoir franchi la muraille qui protège encore l'ancienne bastide de Domme, j'ai garé ma voiture sur ce qui semble être

la place centrale. Dans ce petit matin hivernal et glacé, les rues sont vides. Beaucoup de magasins fermés attendent la manne touristique de l'été pour rouvrir leurs portes. Mais ce calme et ce vide me conviennent, comme s'ils étaient nécessaires à ma convalescence affective. En pénétrant dans la maison de retraite, je suis assailli par l'atmosphère surchauffée et cette odeur particulière des hôpitaux un peu anciens, ce mélange de désinfectant et d'urine avec un vague relent de cuisine. J'expose ma requête à la jeune femme qui se tient à l'accueil et elle me conseille de me rendre dans la salle de jeux où se retrouvent les pensionnaires l'hiver, après le petit-déjeuner.

— Demandez-leur si, parmi eux, certains sont de Groléjac.

Quand je pénètre dans la pièce je n'ose pas exposer le but de ma visite à la cantonade. Je passe d'un vieillard à l'autre, d'une table de jeux à un fauteuil roulant :

— Êtes-vous originaire de Groléjac ? Vous connaissez quelqu'un de Groléjac ?

— On dit Grolejac, pas Groléjac, me rétorque l'un d'eux. Vous avez Delbrel, là-bas.

Et il me montre un homme assis près d'une fenêtre qui lit le journal. Je m'approche et après l'avoir salué, je lui explique que je cherche des gens qui vivaient à Grolejac. Je fais bien attention à la prononciation. Il me regarde un moment par-dessus ses lunettes avant de répondre.

— Oui, et alors ?

Je lui montre mes photographies qu'il étudie un bref instant.

— C'est que c'est vieux, ça. Il faudrait que vous demandiez à la Léonie, c'est la doyenne. Mais elle sort plus de sa chambre. Elle va sur ses cent ans.

L'aide-soignante que j'avisé m'explique que ce sera bientôt l'heure du déjeuner. Il vaut mieux que je revienne après la sieste. D'ailleurs Léonie est toujours plus en forme l'après-midi. J'acquiesce. Cette femme est pour l'instant mon seul espoir de trouver quelque chose, je vais patienter. J'en profite pour visiter le village et me restaurer. Je reste longtemps

accoudée à la balustrade qui domine le très beau panorama de la vallée. Je suis heureuse d'être ici. Renouer avec cette atmosphère d'hôpital que j'ai partagée avec maman pendant des mois m'est douloureux, mais quelque chose d'instinctif et d'irrationnel – c'est le mot qu'a utilisé Stéphane hier soir au téléphone – me pousse à continuer mes recherches.

Je frappe plusieurs fois à la porte indiquée mais personne ne répond.

— Elle est sourde, la Léonie, m'explique une autre pensionnaire qui passe dans le couloir.

J'entre et aperçois une petite forme maigre aux cheveux blancs hirsutes recroquevillée dans un coin de fauteuil. Elle sursaute quand je m'approche.

- Bonjour, je m'appelle Lucile. Je voudrais vous montrer des photos anciennes.

J'ignore si elle ne m'a pas entendue ou pas comprise, mais elle ne réagit pas. Alors je lui tends les photos. Elle délaisse le portrait d'Anastasia et s'arrête longuement sur « La famille de Groléjac ». Puis, d'une voix cassée par l'âge, elle me demande :

— D'où vous l'avez, cette photo ?

Il y a dans sa physionomie quelque chose de différent... d'exotique. Oui, c'est ça, les petites pommettes hautes. Je lui explique que maman vient de décéder à Bordeaux et que je l'ai trouvée dans ses affaires.

— Vous connaissez ces gens ?

Elle ne répond pas mais je suis à peu près certaine que cette photo lui évoque quelque chose. Je lui repose plusieurs fois la même question et elle finit par marmonner, sans me regarder :

— On dirait mes grands-parents.

Mon cœur fait un bon dans ma poitrine. Je le savais. Ses petites pommettes saillantes : ce sont les mêmes que celles de la mariée. Je lui montre Anastasia derrière les mariés et sur le portrait.

— Et elle ?

Ma voix tremble d'impatience et d'émotion.

Elle fait un signe négatif de la tête et se replonge dans la contemplation des mariés.

— C'était quoi leur nom ? Dites-moi leur nom !

Je ne maîtrise pas mon impatience.

— Ma grand-mère Jeanne, elle me parlait des fois d'un autre pays qui était loin. Je l'aime beaucoup ma grand-mère Jeanne. Elle cachait les lettres d'Anastasie dans une boîte derrière une pierre, dans la cave. C'était un secret. Personne le savait mais à moi, elle l'avait dit. Et quand elle est morte je les ai prises.

— Elles sont où ces lettres ? Il faut que je les voie. Dites-moi où elles sont. Anastasie était mon arrière-arrière-grand-mère.

Pour la première fois depuis que je suis entrée dans sa chambre, la vieille femme me regarde.

— Elles sont là, dit-elle en pointant un doigt fin vers l'armoire. Mais c'est un secret, je n'ai pas le droit.

À ce moment-là, une infirmière rentre dans la chambre pour prendre la tension de Léonie et, au vu du résultat, me demande de la laisser se reposer pour aujourd'hui. Je promets à Léonie de revenir demain et, au moment où je sors, sans avoir osé fouiller l'armoire, une aide-soignante s'apprête à coucher la très vieille dame qui a l'air effectivement épuisée. Je me sens coupable d'avoir réveillé chez elle trop d'émotions passées. Mais il me faut voir ces lettres.

Je passe la fin d'après-midi à parcourir sans but les ruelles du vieux village de Groléjac – Grolejac plutôt, puisque je vais me conformer à la prononciation d'usage même si Anastasie l'avait orthographié avec un accent. De nombreuses belles maisons sont fermées, volets clos sur des pièces qui resteront dans l'obscurité jusqu'à ce que des estivants en prennent possession. Je descends la rue du Port, autrefois sans doute grouillante d'activité, dont les façades conservent les traces d'anciennes échoppes. La pente se termine dans les eaux tourbillonnantes de la Dordogne, à l'endroit où se trouvait l'embarcadère d'un

bac, comme il y en avait tant sur la rivière avant que le génie humain n'y jette passerelles et ponts. La vieille dame, Léonie, a dit que c'étaient ses grands-parents. Cela signifierait qu'elle est d'une quelconque façon ma parente. Pourquoi n'ai-je pas posé plus de questions à maman sur sa famille ? Je n'avais pas pensé qu'elle allait mourir si vite et puis après, à l'hôpital, nous n'évoquions pas le passé. Je me rends compte maintenant qu'elle ne me parlait que du présent et parfois du futur dont elle savait pourtant qu'il se ferait sans elle. Je ne perçois l'humidité glacée qui s'insinue sous mes vêtements que lorsqu'un vaisseau de brume, qui s'élève de la rivière en glissant vers le pont, me ramène à la réalité des lieux. La nuit va tomber et le brouillard envahira à nouveau la vallée.

J'appelle Stéphane et quand il me demande si je rentre le lendemain, je lui explique que c'est hors de question : je touche au but. Rien n'altère mon enthousiasme, même pas le doute qu'il soulève :

— Mais enfin Lucile, tu penses vraiment pouvoir faire confiance aux propos d'une personne aussi âgée et malade ? Qui te dit qu'elle ne divague pas complètement ?

— Non, je le sais, je le sens.

Rien qu'au ton de sa voix, je perçois sa contrariété mais je dois continuer à chercher. Léonie est mon seul espoir d'identifier la « famille de Groléjac », de savoir ce qui me relie à ces jeunes mariés.

Mais le lendemain, je suis désespérée et j'appelle même Stéphane à son travail pour le lui dire. Je sais qu'il trouve que j'exagère avec cette histoire de photo. C'est que quand je suis revenue tout à l'heure à Domme pour rencontrer la vieille Léonie, l'infirmière de la veille m'a arrêtée dans le couloir :

— Je suis désolée, mais madame Broustal a dû être hospitalisée d'urgence ce matin. Elle est aux soins intensifs à Sarlat.

— Mais jusqu'à quand ?

— On ne sait pas, mais elle est très âgée...

Oui bien sûr, Léonie peut mourir n'importe quand. Une fois dans ma voiture, la colère me submerge. On m'a déjà pris maman, pas Léonie maintenant ! Je n'ai pas osé entrer dans sa chambre et fouiller l'armoire, à la recherche des lettres dont elle m'a révélé l'existence. Mais je suis déterminée à le faire demain.

J'ai besoin de me calmer. Je suis à pied cette ancienne voie ferrée dont m'a parlé la patronne de l'hôtel. Un reste de soleil illumine d'orange le sommet des futaies. La piste cyclable est déserte en cette fin d'après-midi d'hiver. Elle s'étire au milieu des prairies ouvertes, avant de se retrouver tout à coup prisonnière de deux hautes murailles de pierre édifiées par l'homme. La voie a entaillé une colline, creusant un passage au train. C'est un lieu sombre et humide peuplé de fougères, très certainement plaisant dans la chaleur estivale mais qui pour lors m'incite à faire demi-tour. Je me retrouve alors sur un beau pont de pierre qui enjambe la rivière, un de ces ouvrages d'art que le dix-neuvième siècle nous a légué avec le chemin de fer, ponts et viaducs aujourd'hui souvent inutiles, depuis que la route a supplanté le rail. Au-dessous de moi, les masses d'eau de la Dordogne s'engouffrent sous le pont pour se perdre vers le couchant, et au fond vers l'est, j'aperçois la tache claire du pont de Groléjac. La marche et le charme des paysages m'ont apaisée mais ma détermination à récupérer les lettres est toujours là.

Je n'ai pas dit à Stéphane que je pensais entrer clandestinement dans la chambre de Léonie à la recherche des lettres. Il ne comprendrait pas, s'inquiéterait inutilement pour moi. D'ailleurs je ne suis pas très sûre de savoir ce qui me pousse à agir ainsi, à faire quelque chose que, en temps normal, je serais incapable de réaliser. *En temps normal*. Cela signifie que je ne suis pas dans la normalité de ma vie habituelle. C'est vrai, sans maman mon existence ne sera plus jamais la même. C'est sans doute que, comme je n'ai pas d'enfant qui me projette vers le futur, je remonte vers le passé. C'est vrai

que je suis déboussolée à cause de la disparition de maman, mais je suis aussi curieusement excitée – oui, excitée, même si le mot me surprend – par ce séjour inattendu à Groléjac et par mes recherches. C’est comme si quelque chose d’important pour moi se jouait là, sans que je sache de quoi il s’agit. Je pénètre donc dans le hall de la maison de retraite, décidée à monter discrètement dans la chambre de Léonie. Mais je croise aussitôt le pensionnaire, Delbrel je crois, qui m’avait renseignée le premier jour.

— Si vous cherchez la Léonie, vous la trouverez pas.

— Elle est toujours à l’hôpital ?

— Ah non, je viens d’entendre dire à l’accueil qu’elle fêterait pas ses cent ans.

— Comment ça ?

— Ben oui, elle est partie chez saint Pierre.

— Vous voulez dire qu’elle est...

— Eh bé oui, elle est morte, pardi. Ici, on sait bien qu’on finira tous comme ça.

Le vieil homme s’éloigne en traînant les pieds. Je suis anéantie par la nouvelle. Si seulement j’étais venue ne serait-ce que quelques jours plus tôt... Les larmes me montent aux yeux. Pourquoi le sort s’acharne-t-il sur moi ? Je ne me sens plus du tout le courage d’aller fouiller dans les affaires de Léonie, les affaires d’une morte. L’espace d’un instant, je suis à nouveau dans la chambre de maman à vider son armoire. Je crois que je vais rentrer à Bordeaux et essayer d’oublier tout ça. Je redescends vers Groléjac. Mais dans la voiture, une évidence s’impose à moi. Il y aura des obsèques, de la famille présente et donc peut-être la possibilité de renouer les fils du passé. Que faisait mon ancêtre Anastasie sur la photo de mariage des grands-parents de Léonie, alors que le cliché semble avoir été mis à l’écart de notre histoire familiale ?

— C’est très facile, m’explique la patronne de l’hôtel, il suffit que vous regardiez le panneau d’affichage municipal, et vous aurez le lieu et l’heure des obsèques.

Je dois occuper cette journée vide dans l'attente de la cérémonie demain après-midi. Par chance, la météo est clémente et le ciel offre ce bleu fragile et cristallin des belles journées d'hiver. Ce matin, j'ai entrepris de noter, sur le carnet acheté à la supérette du coin, toutes les informations que j'ai glanées depuis que je suis là, sur le village, le pont, la voie ferrée et bien sûr « la famille de Groléjac ». Je reviens vers le lac avec cette fois l'intention d'en faire le tour. Ses rives sont toujours aussi désertes. La seule présence est celle des cygnes et des canards qui naviguent au loin sur les eaux lisses. Je m'engage à pied sur le chemin. Les obsèques auront lieu demain à quinze heures au cimetière de Groléjac, que j'ai déjà parcouru l'autre jour. À quel moment vais-je pouvoir aborder la famille sans être importune ? Peut-être ne la pleureront-ils pas beaucoup, Léonie ? Une vieille dame de quatre-vingt-dix-neuf ans...

Mais aussitôt, je m'en veux d'avoir pensé ça, elle doit avoir des enfants à qui elle va manquer comme maman me manque, des petits-enfants... Un instant je panique. Et si elle était seule, sans descendance ? Alors, j'essaierais à tout prix de récupérer les lettres. Une passerelle de bois pénètre dans une zone boisée. Je m'avance. Un panneau m'explique que je suis à l'entrée de la réserve du marais de Groléjac. Un marais, ici ? Personne ne m'en a parlé. Je m'engage à petits pas sur la passerelle en bois que l'humidité hivernale rend glissante. J'ai l'impression de pénétrer dans un autre monde. De toute part une végétation échevelée, libre et omniprésente, des mares d'eau, des canaux plus larges qu'enjambent des ponts, miroirs d'eau immobiles offrant la vision d'un monde inversé. Quelques résidus de brume s'accrochent de-ci de-là et le silence n'est interrompu que par des clapotis, signes d'une vie aquatique invisible. Où vivaient les mariés de la photo ? Tenaient-ils une échoppe dans la rue du Port ? Cultivaient-ils la terre ? J'essaie de les imaginer dans les prairies près de la Dordogne, lui conduisant les bœufs, elle assise sur la charrette débordante de foin. Prenaient-ils le train à la gare

de Groléjac ? Je suis passée devant tout à l'heure et je n'ai pas osé m'arrêter pour mieux regarder car les bâtiments sont habités. Je sursaute. Un froissement d'ailes tout près de moi. J'ai dérangé un héron que j'ai le temps d'apercevoir avant qu'il ne disparaisse dans la végétation. J'ai sans doute interrompu sa pêche. Je pense à Stéphane qui aime aller pêcher sur les bords de la Gironde. Cela fait longtemps que je ne l'ai pas accompagné, à cause de maman. Hier soir, au téléphone, il m'a demandé si c'était parce que nous n'avions pas pu avoir d'enfant que je m'intéressais tellement au passé. J'en suis restée muette au bout du fil. Cela faisait des années que nous n'avions pas évoqué le sujet, depuis que nous avons décidé ensemble que nous n'adopterions pas. Il m'était arrivé ensuite de regretter cette décision mais je n'en avais jamais parlé à Stéphane. Se pouvait-il que lui non plus n'ait pas tourné cette page douloureuse ? Me voilà revenue au point de départ de la promenade du marais qui forme une boucle. Est-ce que c'est ça, la vie, revenir toujours au point de départ ? Se poser toujours les mêmes questions ? Tout à coup, j'ai besoin d'une boisson chaude, un thé ou un chocolat bouillant. Il me reste à tuer les heures de la fin d'après-midi et de la matinée de demain. Mais c'est bon d'attendre quelque chose.

Je lis de nombreuses questions dans les yeux de la patronne de l'Hôtel du Port où je suis la seule à louer une chambre, en cette fin de mois de janvier. Mais je n'ai rien à lui expliquer. Que lui dirais-je ? Que je suis à la recherche d'une hypothétique branche familiale ayant vécu ou vivant encore ici ? Que mon seul document de référence est une drôle de photo de mariage ? Que maman vient de mourir et que je suis un peu perdue ? Que je suis peut-être déprimée, ou même dépressive comme le pense Stéphane, même s'il ne le dit pas ? Mais si c'est le cas, comment expliquer cette espèce d'excitation qui me pousse, cette fébrilité, cette envie d'en savoir plus ? Ne dit-on pas que les personnes dépressives n'ont aucune appétence, envie de rien ? Ce n'est pas du tout mon cas, je suis impatiente

de lire les lettres de Léonie, de rencontrer sa famille, de savoir comment je fais partie moi aussi de « la famille de Groléjac ».

Je sais désormais que mon hôtelière se prénomme Simone car c'est ainsi que son mari l'appelle depuis la cuisine, si elle s'attarde dans la salle du café-restaurant. Elle m'a conseillé de monter au cimetière à pied :

— Là-haut il n'y a pas beaucoup de place pour garer les voitures et s'il y a du monde vous allez vous embêter.

— Vous pensez qu'elle avait une grande famille ?

— Ah ça, je sais pas. Mais ici, à la campagne, tous les voisins vont aux enterrements. Vous y aurez une bonne partie de la commune.

Je repense aux obsèques de maman où nous n'étions pas nombreux. À part Stéphane et moi, trois amies de maman, sa plus proche voisine, le frère de papa, mes collègues et un couple que je ne connaissais pas. Je regrette à présent de ne pas leur avoir demandé qui ils étaient quand ils se sont approchés pour me présenter leurs condoléances. Et s'ils avaient un rapport avec « la famille de Groléjac » ?

Je suis montée assez tôt, bien avant l'heure des obsèques pour regarder à nouveau les noms sur les tombes. Je sais, grâce à l'infirmière, que Léonie s'appelait Broustal mais cela ne m'est pas d'un grand secours car c'était le nom de son mari. J'ai empilé les vêtements chauds, enfilé mes bottes fourrées et un bonnet car j'ai entendu le mari de Simone lui dire dans la cuisine qu'il pourrait bien neiger un peu. Le ciel est bas, avec cette teinte bleu-gris métallique annonciatrice de neige. Je suis méthodiquement les allées, quadrillant le cimetière jusqu'à trouver la tombe de la famille Broustal. Pas de caveau, juste un tumulus de terre surmonté d'une croix avec le patronyme à peine lisible. Léonie ne sera pas enterrée là, cette vieille tombe n'a pas été touchée depuis longtemps. Je continue mon exploration jusqu'à trouver un caveau de granit assez récent qui a été ouvert, prêt à accueillir la dépouille de

Léonie. Sur le fronton, une inscription est gravée en lettres dorées : Famille Faure. Voilà, j'ai une première réponse, « la famille de Groléjac » s'appelait Faure. J'entends quelques voitures arriver et se garer près de l'église, l'heure du service religieux approche. Je referme doucement le portail du cimetière et me dirige vers l'entrée de l'église, impatiente de voir les proches de Léonie prendre place derrière le cercueil.

Simone avait raison, tout le village s'est donné rendez-vous pour l'enterrement malgré la température peu clémente. Quelques casquettes ou bonnets, de rares écharpes ; les villageois, pourtant plutôt âgés, ne me semblent pas frileux. Des gens habitués à travailler dehors, soumis aux intempéries. Les conversations vont bon train. Mes voisins immédiats commentent les prévisions météo et, visiblement, ils ne sont pas d'accord :

— Je te dis qu'il va neiger, ils l'ont dit à la télé.

— Non, ça sera pas pour nous, c'est plus vers le Massif central.

Quand le véhicule funéraire se gare devant l'entrée de l'église, le brouhaha des conversations diminue pour laisser place au silence lorsque les employés des pompes funèbres tirent le cercueil du véhicule. Mais dès qu'ils ont disparu à l'intérieur, le bourdonnement des voix reprend dans la queue du cortège qui pénètre lentement dans l'église où il faut se tasser car par ce froid, personne n'a envie de rester sur le parvis, même si l'intérieur demeure glacial.

— Au moins, on est à l'abri du vent, commente une femme derrière moi.

Personne ne m'a adressé la parole, tout juste quelques coups d'œil curieux ou interrogatifs et je rentre parmi les derniers. Je me retrouve debout, coincée près d'un bénitier dont la pierre gelée collée à mon bras me glace. Derrière le cercueil marche ce qui doit être la famille de Léonie, un couple un peu âgé et un homme, à peu près de mon âge dont la grande taille m'évoque aussitôt celle du marié sur

la photo. Comment et quand vais-je pouvoir les aborder ? Mais il le faut : je veux voir les lettres dont m'a parlé Léonie. J'ai l'impression que le prêtre expédie les choses, des prières récitées à vive allure, un hommage à la défunte expédié en deux phrases : « Léonie a vécu toute sa longue vie à Groléjac. » Ça, c'est intéressant pour moi, cela me confirme dans l'idée qu'elle connaissait bel et bien la famille de la photo. « Malgré le chagrin de la perte de son fils unique, elle aura presque atteint le centenaire. » Ce n'est donc pas son fils, l'homme un peu âgé, assis près de celui dont j'aperçois la tête au premier rang qui dépasse parmi celles de ses voisins. Les pieds raclent le sol, se déplaçant dans l'espoir d'échapper un peu au froid qui remonte du pavé. Les bancs de bois grincent. J'essaie de décoller du bénitier mon corps transi, mais la matrone près de moi reste inamovible. Heureusement, nos bras se touchent et elle me communique un peu de sa chaleur corporelle. Ce n'est pas désagréable compte tenu de l'atmosphère glacée de l'église. Si Stéphane me voyait, il croirait pour de bon que je suis folle. Le prêtre entonne un chant d'une voix éraillée. Et s'arrête presque aussitôt, comme s'il venait de prendre conscience du fait qu'il chantait affreusement faux. Un instant je me demande ce que je fais là et rêve de me coller au radiateur de la salle de bar-restaurant de Simone, mais la matrone fait un large signe de croix répondant à l'Amen final du prêtre. Nous nous écartons pour laisser passer le cercueil et le début du cortège qui s'ébranle. Au moment où le couple qui marche derrière la défunte passe à ma hauteur, la femme dit :

— Gilbert, mets ta casquette, tu vois bien qu'on sort.

Il obtempère et jette autour de lui des regards perdus. Si ce n'est pas le fils de Léonie, qui est-il pour sembler aussi éprouvé par la disparition de la très vieille dame ?

Le cimetière est tout près et nous n'avons pas le temps de réchauffer nos pieds par une marche revigorante. Mais là encore le curé fait preuve d'une grande efficacité et Léonie

est promptement descendue dans sa dernière demeure. Pas une larme, personne ne pleure. Peut-être que Léonie, avec ses cent ans d'existence, ne faisait déjà plus vraiment partie de la vie présente. À la sortie du cimetière, je suis décontenancée ; pas de cérémonie de condoléances traditionnelle. Tout le monde s'égaille, y compris la famille, en se hâtant vers l'abri des voitures et je n'ai pas le temps de m'approcher pour leur parler. Je suis frustrée, mais je me dis que je connais le nom du parent de Léonie, Gilbert Faure, ou Broustal s'il appartient à la famille du mari de Léonie, et que je vais pouvoir le retrouver. Mais il me faudra faire vite, pour éviter que, en vidant la chambre de Léonie, ils ne détruisent les lettres.

J'ai fait patienter Stéphane la dernière fois que je l'ai eu au téléphone, en lui disant que je touchais au but, que j'allais rencontrer la famille de Léonie. À chaque coup de fil, c'est la même impatience motivée par l'inquiétude quant à la date de mon retour. En réalité, j'attends encore un jour avant de les contacter par respect pour le deuil et peut-être aussi parce que je ne suis pas pressée de quitter Groléjac. Mais j'ai trouvé sans difficulté le numéro de téléphone de Gilbert Faure. Donc il appartient bien à « la famille de Groléjac ». J'appellerai demain.

Simone semble apprécier de plus en plus ma conversation, ça la change du journal télévisé qu'elle regarde en silence tous les soirs en compagnie de son mari. Une certaine familiarité s'installe entre nous et elle m'a demandé si elle pouvait m'appeler Lucile. Hier nous avons parlé de la ligne de chemin de fer. Elle m'a dit que si je voulais en savoir plus, il fallait que j'aille voir la vieille Yvonne qui habite presque en face de la gare, dans une petite maison ancienne.

— Mais vous pensez que je peux y aller comme ça ? Je ne vais pas la déranger ?

— Ah ça, ça m'étonnerait. Elle est bavarde comme une pie et si vous lui parlez du passé, elle s'arrêtera plus.

Il n'a toujours pas neigé et le ciel s'est un peu éclairci. Je repère effectivement une maison guère plus grande que celle des trois petits cochons du conte, mais qui dispose maintenant d'une vue imprenable sur le lac. Je frappe à la porte mais n'obtiens aucune réponse, jusqu'à ce qu'une voix me parvienne depuis le jardin en contrebas.

— C'est pour quoi ?

— Excusez-moi, mais j'aimerais avoir des renseignements sur l'ancienne voie ferrée, on m'a dit que vous connaissiez son histoire.

— Ah ça oui, vous pouviez pas mieux tomber.

Et sans autre préliminaire, la vieille dame me fait entrer à sa suite, jette la bûche qu'elle portait dans son poêle et me désigne la chaise près de la fenêtre, prenant place en face de moi de l'autre côté de la vitre derrière laquelle s'étale la surface bleu-gris du lac. Je l'imagine installée quotidiennement dans ce vieux fauteuil d'osier, à regarder ce paysage qu'elle connaît par cœur. On dirait qu'elle devine ma pensée.

— J'ai toujours vécu dans cette maison, j'y suis née. Et vous, d'où vous êtes ?

L'intérieur est vieillot, un plancher disjoint, une desserte sans âge, une toile cirée sur la table. Mais il y fait chaud et la vue sur la surface lisse du lac derrière la vitre est apaisante. Je m'y sens bien et je raconte tout à la vieille dame, la mort de maman, la photo, mon séjour à Groléjac que je ne connaissais pas jusqu'à il y a peu, la mort de Léonie.

— Ah oui, j'ai su qu'elle était morte.

Elle a un petit rire :

— Mais je n'aime pas les enterrements. Ça suffira quand je serai obligée d'aller au mien.

J'ai prévu de lui montrer aussi la photo, mais je décide de la lancer d'abord sur le sujet sur lequel Simone m'a affirmé qu'elle était intarissable : la voie de chemin de fer.

— Alors comme ça, vous vous souvenez de l'époque où le train circulait...

— Je pense bien, j'étais tout le temps à la gare — elle montre la direction du bâtiment presque en face de chez elle —, j'essayais de vendre quelques fruits, des noix, des châtaignes, selon la saison, même des champignons quand ils se trouvaient.

— Vous étiez jeune !

Elle ne réagit pas tout de suite et son visage s'illumine brièvement.

— J'avais quinze ans quand ils ont fermé la ligne pour les voyageurs, c'était juste avant la guerre, en juillet 1938. Après, ça a plus été pareil. Il y avait encore du trafic marchandise avec le bois, mais la gare n'était pas mouvementée comme avant.

Là-dessus, elle se lève pour me proposer un alcool de prune de sa production, en me précisant qu'elle n'en fait plus depuis qu'elle a perdu le droit de distiller, mais qu'il lui en reste encore quelques bouteilles.

— Plus personne n'en boit aujourd'hui, regrette-t-elle.

Je n'ose pas refuser son offre et au fond je n'ai rien de mieux à faire que de rester assise là avec cette vieille femme, devant un petit verre rempli à ras bord d'un liquide ambré et agréablement parfumé. Le bois crépite doucement dans le poêle, la lumière commence à décliner sur le lac, et je me sens étrangement à ma place dans cet environnement dont j'ignorais totalement l'existence jusqu'à il y a peu. Je ne raconterai pas ça à Stéphane, sinon il va me trouver de plus en plus bizarre. Yvonne reprend aussitôt le fil de ses souvenirs.

— Je peux encore vous dire les horaires des trains, s'amuse-t-elle, il en passait trois par jours dans les deux sens. Le premier du matin arrivait de Gourdon un peu avant huit heures. Une heure et quart après, c'était celui qui venait de Sarlat. Et ça continuait toute la journée. Les gens d'ici allaient dans les magasins, voir le docteur ou en visite chez des parents. Ça circulait...

Elle reste muette quelques instants, revivant sans doute cette agitation de la vie, difficile à imaginer aujourd'hui sur

ce qui était un quai et n'est plus qu'un espace abandonné à la végétation. J'avale une première gorgée d'eau-de-vie. Le goût en est finement parfumé et je sens aussitôt une chaleur bienvenue se répandre dans mon corps. Un instant je repense à la matrone dans l'église qui réchauffait mon bras collé au sien.

— Petit à petit, les voitures ont tué le train... Remarquez, tous ces trains, c'est ce qui avait fait disparaître les gabares de la Dordogne avant. C'est ce que racontaient mes parents. Ils avaient connu l'époque où, quand les eaux étaient marchandes, comme on disait, les bateaux montaient et descendaient et certains s'arrêtaient au port.

Je revois les anciennes échoppes du village, le long de la rue du Port, sans doute ruinées elles aussi par le train qui avait attiré vers la gare toute neuve l'activité commerciale. Yvonne se penche vers la fenêtre qui donne sur le lac.

— Je ne sais pas si on voit encore bien les traces de la voie dans le marais. Je ne marche plus assez bien pour aller jusque là-bas.

— Dans le marais ? J'ai fait la promenade les jours derniers et je n'ai rien vu...

— Ah mais non, m'interrompt Yvonne, la voie passait de l'autre côté, pas à l'endroit où ils ont fait ce chemin pour les touristes. Si vous continuez sur cette route qui va vers Nabirat, vous verrez une ancienne barrière. Le train passait bien dans le marais, mais dans la partie qui est restée sauvage.

La nuit va bientôt tomber, je dois m'arracher à l'hospitalité de la vieille dame. Mais avant de la quitter, il faut que je lui montre la photo.

— Ces personnes vous disent quelque chose ?

Elle scrute longuement les visages et commence une phrase :

— C'est pas la famille de cette... ?

Elle s'arrête au milieu de sa question, comme si tout à coup elle avait censuré sa mémoire.

— Vous alliez dire quelque chose, je l’encourage, vous avez reconnu quelqu’un... ?

— Non, non, je ne sais pas.

Et elle me rend la photo. Quelque chose dans sa physiologie a changé. Sur son visage avenant se lit comme une gêne. Je n’ose pas insister et je lui propose avant de partir de l’approvisionnement en bûches pour son poêle, la nuit s’annonce encore une fois glacée. Elle accepte. D’un trait je vide le reste d’alcool de prune et descends jusqu’au bûcher d’Yvonne. Quand je prends congé, elle me tend une main et me remercie de ma visite. Je pense bien revenir la voir avec la photo et insister. En espérant qu’elle ne soit pas morte d’ici là, comme Léonie. Je m’en veux d’avoir eu cette pensée-là. Yvonne m’est très sympathique.

Le soir, je note dans mon carnet ce qu’elle m’a raconté sur la gare et la voie de chemin de fer, suivi du rappel : « Revoir Yvonne, la famille de Groléjac ne lui est pas inconnue. » Simone a voulu savoir comment s’était passée mon entrevue avec la vieille dame. Puis pour la première fois elle m’a demandé si je pensais encore rester longtemps. Au moment où je m’apprêtais à lui répondre que oui, quelques jours, le téléphone posé sur le comptoir du bar a sonné et le mari de Simone lui a crié depuis la cuisine :

— Réponds.

Comme d’habitude, elle a obtempéré. Quand elle a raccroché, elle a filé à la cuisine pour répondre aux questions de son mari sur le coup de fil. Demain, j’appelle Gilbert Faure.